

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 66 (1927)
Heft: 18

Artikel: Age d'or
Autor: Schabzigre, Aimé
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-221028>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 05.04.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

reux celui qui peut laisser retomber sur l'oreiller sa pauvre tête endolorie et se dire : « A la garde, mon travail se fera quand même, et quelqu'un me soignera avec tendresse... » Celui-là n'a qu'à boire sa tisane, à prendre patience et à remercier le ciel avec effusion, ce qu'il néglige, généralement. Il passe sa journée à somnoler, puis le soir vient, et l'insomnie avec. Alors, il soupire et se retourne. Et dans le village, dans le canton, dans tout le pays, des centaines de grippés soupirent et se retournent, ils songent que voilà une journée perdue pour leurs travaux, pour leurs plaisirs, pour leurs ambitions... Oui, perte sèche. Et puis, parce que la chambre est sombre et que le vent pleure, il leur revient en mémoire certaine éventualité troublante qu'on appelle en style plaisant « défunter »... Et une vision de gens qui pleurnichent avec un mouchoir sur les yeux, de couronnes mauves et blanches, de cercueil... Ce n'est pas gai ! Vite, allumons et appelons quelqu'un pour nous distraire. Mais on peut aussi, si on veut, sur cette aventure de la mort, infiniment probable, sinon pour cette fois au moins pour une autre, arrêter un moment sa pensée. C'est vrai, après tout, vous êtes là à vous mettre martel en tête parce que vous avez perdu cinq cent francs sur une vache, ou parce que vos cheveux tombent ou parce que votre bonne a cassé la soupière... Vous chérissez vos habitudes, vous vous pelotonnez dans la vie, vous vous installez comme si vous aviez une permission pour la consommation des siècles et voilà la mort qui entr'ouvre la porte pour voir à quoi vous en êtes... Après tout, ne croyez pas que votre sort soit particulièrement tragique, tant d'autres avant vous ont passé par là. Pensez donc, depuis Adam et Eve ! Tant de héros fameux, tant de philosophes, de savants, tant d'astrologues, de chevaliers et de nobles dames, tant de papes et d'empereurs, tant de Césars et de pharaons, tant de syndics, de régents, de députés, tant d'avocats, de photographes, tant de vétérinaires... Tous, un beau jour, ou une nuit, je ne sais pas, ont dû abandonner leur corps et rendre leur âme à qui de droit, et nous n'avons pas plus de droits qu'eux, je pense ? D'ailleurs, n'y a-t-il pas, pour quelqu'un d'un peu curieux, un certain attrait à aller enfin voir ce qu'ils sont devenus ? Et aussi quelque chose de rassurant à penser que tous ceux-là, avant nous, se sont courbés pour traverser le souterain noir ? Je ne prétends pas, bien entendu, que tous ces gens dont je vous ai parlé soient morts de la grippe... Cette grippe, d'ailleurs, qu'est-ce que c'est ? Je me méfie d'elle comme on se méfie d'une nouvelle venue qui n'a pas ses papiers en ordre. On ne sait pas au juste d'où elle vient, ni de quand elle date, et les gens instruits croient savoir qu'Hippocrate, dans toute sa carrière, n'en a pas diagnostiqué un seul cas. Cela me paraît louche et me force à faire des hypothèses. Cette grippe, qui sait si elle n'est pas destinée à remplacer les terribles monstres à demi vaincus qui, dans leurs moments de grande rage cherchaient à saper l'humanité ? Peut-être tous ces grands monstres (peste, choléra, diphtérie, variole), ont-ils tenu, il y a quelque cinquante ans, un congrès pour aviser aux moyens de se défendre et de garder leur situation dans le monde, et, après de nombreuses paroles vaines ont-ils adopté telle proposition leur enjoignant, pour dérouter la Faculté, de se camoufler soigneusement. C'est-à-dire, aurait expliqué le président, que nous changerons un peu nos vieilles méthodes pour tourmenter les hommes. Au lieu de leur brûler les entrailles, de leur écraser les mollets, de leur craqueler la peau, nous frapperons en mesure sur leur crâne, nous chaufferons leur sang à quarante degrés, nous hérisonnerons leur système nerveux comme un goupillon ou l'aplatirons comme un chien mouillé, et enfin, nous mettrons, dans toutes leurs saucées un grain de plomb... Vous verrez le résultat ! Les savants mettront des lunettes, feront des analyses, des autopsies, des articles, et nous, nous rirons bien...

Cette hypothèse, je n'ai pas encore pu l'établir scientifiquement, mais, après tout, elle en vaut une autre.

Et puis, après tout, la grippe... Je songeais là

qu'il vaut mieux n'en pas dire trop de mal. Il lui arrive de nous envoyer dans l'autre monde, c'est vrai, mais elle y met des égards. Elle n'est pas une infernale brute comme le tétanos, ou une surnoise bête féroce comme le cancer. Et, s'il faut mourir, mourons, mais, à ce moment si important de notre existence, qu'on daigne nous traiter avec ménagements. De la fièvre, des cauchemars, le coma... Oui, voilà ce qu'il faut choisir si on nous laisse le choix. Pauvre grippe méconnue, je me repens d'avoir dit du mal de toi.

J.-L. Duplan.

LE BUSSIGNY-MORGES

Les Genevois le voudraient bien ;
Mais Berne dit : C'est impossible !
Les Lausannois n'en veulent rien,
A Morges, l'on reste impassible.
Dans les journaux de par ici,
En longs articles, l'on suppute
L'utilité du raccourci,
Objet de plus d'une dispute.
Mais, qu'importe donc à Lausanne,
Le fait que les gens de Genève,
Passeront, sans rester en panne,
Par le raccourci de leur rêve ?
Lorsqu'ils attendent à Renens,
Pour Lausanne, quel est l'avantage ?
Ils restent là, en attendant
De continuer leur voyage !
Les adversaires du projet
Crient déficit et misère,
Pour en assurer le rejet.
Mais, à Genève l'on espère !
De savantes discussions,
Très lentement, se continuent
Sur cette importante question ;
Nul n'en peut prédire l'issue !

29 septembre 1926. Pierre Ozaire.

La Patrie Suisse. — Quarante gravures, des portraits : ceux de l'orateur populaire Frank Thomas et du nouveau préfet de la Broye fribourgeoise, M. Louis Revney ; — des actualités : l'incendie des Glacières du lac de Joux et des scènes de la vie agricole à Marcellin ; — de belles vues : vestiges du Dompte-Uri, le musée des Beaux-Arts à Lugano, le domaine rural de Marcellin sur Morges à vol d'oiseau, des paysages genevois ; — des œuvres d'art : la décoration du temple de Cormondrèche, par Philippe Robert, et des boîtes de montres ; — des illustrations sportives : cycles et football et des gravures de mode, voilà ce que nous apporte le numéro 884 (20 avril) de la « Patrie Suisse », sous l'aspect le plus engageant et le plus artistique.

A L'INSPECTION...

(Extrait d'une « Lettre vaudoise », de H. Laeser)

L'A troupe a démonté le fusil. La culasse, soignée aux petits oignons, est étalée sur le sac. Le contrôleur d'armes, de son petit miroir, a examiné le canon du fusil. Bien que l'arme soit quelque chose de sacré pour le soldat suisse et que, dans de nombreuses demeures, à la campagne ou à la montagne, on voit à la place d'honneur, dans la « belle chambre », au-dessus de la glace, le canon, malgré tant de soins, réserve des surprises. C'était l'occasion, pour le prédécesseur du contrôleur actuel de la Ire division, l'inoubliable major Berney, de glisser sa fameuse plaisanterie, toujours prévue, mais toujours accueillie par les rires de la troupe : « Savez-vous ce que j'y vois, dans votre canon de fusil, fusilier X. ? — J'y vois vingt-quatre heures. » Une autre plaisanterie éternelle consistait à demander un homme sachant l'anglais. Aussitôt, un ou deux intellectuels à l'orgon s'avançaient : « Eh bien, mes amis, puisque vous savez tant bien l'anglais, vous allez me porter cette caisse... » (Rires inextinguibles.)

Cette silhouette sympathique de vieil instructeur d'autrefois, qui avait débuté sous le régime cantonal, avant 1874, a disparu, avec tant d'autres, ainsi ce major Jaquet qui avait demandé qu'on gravât sur sa pierre tombale : « En place ! Repos ! ». La destinée, dont les plans sont impénétrables, avait voulu que le major Berney, ce Vaudois de vieille roche, à l'accent du terroir le plus authentique, eût choisi la grande capi-

tale du fin bout du petit lac comme port d'attache. Il en était devenu une physionomie populaire. A l'entendre, c'était comme un souffle de « morget » ou de « rebat », zéphyrs éminemment vaudois, qui serait venu se mêler à la bise, aiguillon genevois par excellence. H. L.

Entre bonnes petites amies. — On parle de madame X...

— C'est la meilleure des femmes, affirme l'une d'elles. Elle ne ferait pas de mal à une mouche !

— Oh ! non, riposte une mauvaise langue ; car elle ne les fait pas longtemps souffrir.

A PROPOS DE L'ESPRIT DES ÉCOLIERS

Le Pont, le 24 avril 1927.

Monsieur le Rédacteur du
Conteur Vaudois

Lausanne.

Monsieur,

L'article de Jean des Sapins, « L'esprit des écoliers », paru dans le *Conteur Vaudois*, peut être complété par mes observations personnelles et par ces « perles » que j'ai recueillies dans ma propre classe à Aigle et à Clarens, où j'ai enseigné tant d'années.

Les voici pour le *Conteur* :

Depuis que la méthode phonétique est employée pour la lecture, les écoliers de nos jours ne connaissent pas l'alphabet. Une dame de la Commission scolaire en visite dans ma classe demande à une fillette de 8 ans quelles sont les lettres de l'alphabet depuis la lettre m. L'enfant ne répond pas et paraît ahurie.

La dame : Voyons : m, n, o, p, q...

L'enfant, subitement : culotte.

Quelques compositions :

Le chien. — Le chien mange le bout de sa queue toutes les fois qu'il a assez mangé.

Les animaux domestiques. — Il y a des animaux domestiques partout, dans la cuisine et dans l'écurie, et même dans les lits. Autrefois les poux étaient une sale vermine, maintenant ils sont remplacés par des animaux moins féroces qu'on appelle les poules et les lapins.

Les vacances. — Quand je vais en bateau, je fais toujours attention de ramer droit pour suivre toujours mon chemin quand même ce n'est pas comme sur la route où on voit les cailloux et les pierres. Là elles sont au fond du lac mais on les voit quand on regarde sa photographie.

Description de la salle d'école. — Il y a un tableau de Pestalozzi qui est un vieux régent traité. Dans notre école il y a un tableau reblanchi et vingt bancs d'âne avec deux pupitres machin.

L'âne. — L'âne c'est l'âne ; sa femelle c'est l'ânette et son petit c'est l'âneton.

Le chat. — Notre chat est noir ou blanc. Il est comme un manchon sauf qu'il a une tête et une queue. etc...

O. Tantic.

AGE D'OR

A notre époque, on oublie vite, tant il est vrai que nous sommes submergés par les impressions de tout genre : Ce manque de mémoire est regrettable, car ainsi on ne vit que dans le présent, le passé cesse d'éclairer l'avenir.

Le 17 mai de ce mois, il y aura un an que disparaissait de la scène humaine Jacques-François Baudat, honorable citoyen du beau village d'Arnex qui s'étale là-bas sur les contreforts de la chaîne bleue du Jura. Baudat détenait en Suisse le record de la vieillesse, puisqu'il devait achever sa 103e année le 9 août 1926, et cela justifie, sinon un monument de marbre ou de bronze, du moins un souvenir vivace dans le cœur de tout bon Vaudois. Il y a un an donc, en nous annonçant la mort de Jacques-François Baudat, les journaux ajoutaient que le regretté défunt avait été un célibataire endurci et que toujours il alla se coucher tôt le soir et se leva de bonne heure le matin. On avait l'air de dire par là que c'était plus ou moins à ces deux faits

qu'il devait sa longévité peu commune. Je connais des demoiselles qui alors protestèrent vivement en rétorquant que les statistiques démontrent que la mortalité est plus forte chez les célibataires que chez les hommes mariés. Les oiseaux nocturnes, de leur côté, firent remarquer que jamais l'air n'est plus pur que la nuit, alors que le vent est tombé, que la circulation des automobiles a diminué et que les cheminées des fabriques ne crachent plus de nuages de fumée fuligineuse. N'étant pas devin, je ne veux pas m'ériger en arbitre dans une question aussi épineuse, mais tout en ruminant là-dessus, je me suis dit ceci :

En notre siècle où tout s'estime d'après sa valeur mercantile, je m'étonne que jusqu'ici aucun des directeurs des grands hôtels qui exploitent les stations climatiques du pays n'ait eu l'idée de mettre à profit ces vieillards centenaires réfractaires à la mort en leur offrant jusqu'à la fin de leurs jours gîte et entretien complet dans leurs confortables caravansérails. Ne serait-ce pas une réclame particulièrement efficace de pouvoir publier, par exemple, qu'au Grand Hôtel de St-Cergue, au Palace de Chaux ou à celui de Brent sur Montreux, il est mort à l'âge de cent et quelques années un pensionnaire qui y avait élu domicile pour y jouir du climat extrêmement bienfaisant ? La nouvelle en serait répandue par la presse dans le monde entier et les clients avides de vie ne tariraient pas, car ils sont innombrables, à venir s'installer dans cet eldorado où l'on dépense si facilement les cent ans sans avoir recours aux recettes, dont l'efficacité n'est pas encore garantie, du fameux Dr Steinach, ce Méphistophélès moderne qui veut rajeunir les hommes et les femmes en leur inoculant un sérum de son invention. Et du même coup, nos hôteliers ne résoudraient-ils pas, partiellement du moins, la question depuis si longtemps à l'ordre du jour, de l'aide aux vieillards, étant donné qu'à partir de son nonantième anniversaire chacun aurait le droit de choisir son hôtel ?

Ma proposition est peut-être prématurée, mais je crois qu'un jour, si nous vivons aussi longtemps que Jacques-François Baudat, ce grand précurseur, nous pourrions nous dandiner prudemment dans quelque Grand Hôtel, sans l'aide de notre mère Helvétie. *Aimé Schabziger.*

Beaucoup de bruit pour rien. — Quelle profession as-tu maintenant ?
— Je suis journaliste libre.
— Alors pour quels journaux écris-tu ?
— Pour tous les journaux de la ville.
— Alors tu dois être riche maintenant, car tu es bien payé ?
— Je ne le suis pas, car jusqu'à présent on n'a accepté aucun de mes articles.

LE FEUILLETON



LES DEUX DAMES DE CHEZ MARC-ANTOINE

VI

Cette émotion, toute superficielle, d'ailleurs, ne dura pas chez Pauline. Elle avait vibré, comme au théâtre ou au concert, et l'audition terminée ne lui laissait qu'un peu d'étonnement et, même, de dépit. Sur le chemin des Sapinières, au retour, elle se gourmanda déjà, et se riait d'avoir été si étrangement remuée par quelques phrases sans originalité. Et, rentré dans sa chambre, elle se trouva vraiment ridicule. Or, si une chose au monde l'effrayait, avec la déplorable gaffe, c'était donner prétexte à moqueries. Encore que personne n'eut été témoin de la scène du Sex-rodje, Pauline ne la pardonnerait pas aisément à Marc-Antoine. Et puis, ce garçon avait sans doute remarqué l'effet produit par son petit discours, il s'en glorifiait, peut-être, qui sait, même, si tout cela n'était pas un geste de cabotin, un essai de bluff pour éblouir, pour se poser en phénomène.
— Et j'ai « marché » ! J'ai marché !

Elle, qui ne se prenait jamais aux madrigaux des spirituels, aux aimables conférences, aux airs de bravoure et que les tirades dramatiques les mieux venues laissaient froide, elle avait « marché » aux paroles d'un maître d'école récitant, peut-être, une page de manuel scolaire.

— Ah ! non, par exemple, non ! C'est trop fort. Elle en voulut à Marc-Antoine, et l'idée, bien féminine lui vint, de le mettre en mauvaise posture sur un terrain probablement peu connu d'un instituteur montagnard. L'occasion se présenterait sans beaucoup tarder. Et, au surplus, si cette occasion ne se présentait pas naturellement, Pauline saurait la faire naître. Après tout, c'était plus sûr et plus bref.

Le jour même, au repas de midi, à propos d'une lithographie d'Albert Goss, qui ornait une des parois de la salle à manger, Pauline, au dessert, en mangeant innocemment un fruit, suscita un brin de causerie sur l'art. Marc-Antoine n'était ni dessinateur, ni peintre. Il maniait le crayon comme doit le faire tout bon maître d'école et savait sa perspective. Mais, s'il ne pratiquait pas, en revanche, il prenait plaisir à un bon tableau. D'instinct il s'arrêtait aux paysages, aux scènes alpêtres de Fréd. Rouge, de Bieler, par exemple. Et il admirait, en naïf, gardant longtemps, dans les yeux, le souvenir de l'œuvre vue. Quant à en critiquer la technique ou, même, l'esthétique, il ne le pouvait pas, son éducation dans ce domaine étant trop rudimentaire. A part les musées de Lausanne ou de Genève, il n'avait visité aucune collection, feuilleté aucun portefeuille. Rien d'étonnant à ce que Mlle Gerbier, qui avait promené sa curiosité intelligente dans tous les musées et toutes les grandes collections d'Europe, qui avait une opinion livresque sur Dürer aussi bien que sur Murillo, sur Titien autant que sur Rembrandt, pût mettre aisément en déroute un montagnard intelligent mais peu informé.

C'est ce qui arriva. Marc-Antoine, pris de court par les questions de Pauline, ne brilla guère. Il eut, d'ailleurs, le bon sens d'avouer sa parfaite incompétence et battit en retraite fort honorablement.

— Je crois, d'ailleurs, mademoiselle, que la critique d'art me serait peu utile pour élever mon bétail et surveiller les écoles de Fiermont.

— Evidemment, mais il ne faut jamais, c'est mon idée du moins, négliger une occasion ni un moyen de développer ses connaissances intellectuelles. N'est-ce pas Faguet qui assure qu'on doit avoir une fenêtre ouverte sur toute chose ?

Marc-Antoine, sans ignorer Faguet, n'aurait pu le citer avec tant d'à propos. En revanche il connaissait mieux que cet académicien ce qu'un brave Fiermontois doit apprendre pour devenir un homme utile et capable de se tirer d'affaires. Il le dit.

— Chez nous, mademoiselle, nous veillons à ce que nos élèves acquièrent un joli fonds de science solide et bien sue, bien assimilée. A leur ouvrir trop de fenêtres sur trop de choses, nous y perdrons notre temps et nous ferions de demi savants très inutiles.

Pauline ne répondit pas, mais, une fois encore elle pensa : « maître d'école ». D'ailleurs, son expérience avait réussi et sa petite vengeance à peu près. Elle n'en demandait pas davantage. Evidemment, la retraite honorable de Marc-Antoine ne l'avait pas comblée de joie. Elle eût préféré l'entendre baffouiller quelques sottises et le voir patauger dans un pathos ridicule. C'était trop espérer. On ne peut tout avoir. Et force fut, à Pauline, de se contenter d'un aveu d'incompétence. Elle s'en contenta.

— Tu vois que j'avais raison, dit-elle, un peu plus tard, à sa mère. Intelligent dans son milieu, notre instituteur, mais hors de là, rien, rien et rien.

— Là, là... Tu es sévère. Mais, aussi, pourquoi le mettre sur un sujet que, vraisemblablement, il ne pouvait connaître : l'art ?

Madame Gerbier, en honnête provinciale que les questions d'esthétique n'ont jamais tourmentée et pour qui les promenades dans les musées sont cause de fatigue plus que de jouissance, ne considérait pas comme une tare intellectuelle le fait de confondre une Madone de Giotto avec une Vierge du Corrège. Pauline haussa les épaules.

— De notre temps, maman, un homme instruit doit connaître ce sujet, comme tu dis.

— Un montagnard.
— Un instituteur.
— Mais enfin, il t'a fort bien dit ce qu'il considérait comme nécessaire à ses élèves et cela m'a paru plein de bon sens.

— Il faut éduquer le peuple. Il faut lui inculquer le goût du beau aussi bien que le goût des solutions pratiques.

— Des idées de Paris, ma fille des idées de conférences et de revues féministes...

— Soit, mais, dans tous les cas, elles sont justes...

— Peuh ! Je t'assure que l'on peut parfaitement vivre sans art !

Cette affirmation indigna Pauline.

— Vivre sans art ! Vivre sans art ! Mais, naturellement qu'on le peut. Les sauvages vivent bien sans chemise.

Madame Gerbier jugea bon de ne pas répliquer. (A suivre). **G. Héritier.**

Royal Biograph. — Au programme de cette semaine, une des œuvres les plus émouvantes présentées à ce jour : « Le Sublime sacrifice de Stella Dallas », film artistique et dramatique en 6 parties, d'une intensité dramatique remarquable, avec, comme principaux interprètes, Alice Joyce, Belle Bennett, Ronald Colman, Jean Hersholts, Douglas Fairbanks Jr. Au même programme encore « Un extra peu ordinaire ! » 20 minutes de fou-rire, et les dernières actualités mondiales et du pays par le « Ciné-Journal Suisse ». Tous les jours, matinée à 3 h., soirée à 8 h. 30. Dimanche 1er mai, matinée dès 2 h. 30.

Théâtre Lumen. — Au programme de cette semaine : « Mademoiselle Josette, ma femme ! », film humoristique en 5 parties, d'après la délicieuse comédie de Paul Gavault et Robert Charvay, interprétée par Dolly Davis, André Roanne, Agnès Estherhazy, Livio Pavanelli, Adolf Engers, Silvio de Pedrelli, réalisé par Gaston Ravel. Au même programme, une excellente et bonne comédie dramatique : « Pour l'amour de Carmelita », avec l'intrépide cavalier Fred. Thomson dans le rôle principal.

Pour la rédaction : J. MONNET
J. BRON, édit.

Lausanne — Imp. Pache-Varidel & Bron.

Adresses utiles

Nous prions nos abonnés et lecteurs d'utiliser ces adresses de maisons recommandées lors de leurs achats et d'indiquer le *Conteur Vaudois* comme référence.

Garçon !

Un Gordial Vaudois

à base d'œufs frais et crème

Lattion Frères, Fabricants, Lausanne

Achetez vos chemises chez le spécialiste

DODILLE

Rue Haldimand

LAUSANNE

HORLOGERIE-BIJOUTERIE-ORFÈVRE

Atelier spécial de Réparations de Montres, Pendules et Réveils en tous genres

Elie MEYLAN

Horloger diplômé, Pendulier spécialiste
Sollitude 7 LAUSANNE Sollitude 7

Dégustez tous

les excellents vins

Aigle et Yverne 1926

CH. HENRY, AIGLE
Tél. 78

Pompes Funèbres du Nord

Rue du Nord 3 L. GMEHLIN Téléphone 38.21

Grand choix de cercueils

Transports - Formalités

APPAREILLAGE POUR EAU ET GAZ

Jules BOVAY

Ruelle St-François, 3

LAUSANNE

COUVERTURE ET FERBLANTERIE

LAITERIE DE ST-LAURENT

Rue St-Laurent 27

Téléphone 59.60

Spécialité : Beurre, œufs du jour, Fromages de 1er choix.

Mayakosse et Maya Santé, Tommes.

J. Barraud-Courvoisier

VERMOUTH CINZANO

Un Vermouth, c'est quelconque,

un Cinzano c'est bien plus sûr.

P. POUILLON, agent général, LAUSANNE

Demandez un

Centherbes Crespi

l'apéritif par excellence.